De l'analysibilité au défigement des expressions figées

La leçon de Giono dans *Les Âmes fortes*

Laurent Perrin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/2860>

DOI : 10.4000/pratiques.2860

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 109-126

Référence électronique

Laurent Perrin, « De l'analysibilité au défigement des expressions figées », *Pratiques* [En ligne], 159-160 | 2013, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/2860> ; DOI : 10.4000/pratiques.2860

De l'analysibilité au défigement des expressions figées. La leçon de Giono dans *Les Âmes fortes*

Laurent Perrin

Université de Paris-Est Créteil
Céditec EA 3119

Cet article s'appuie sur certains éléments théoriques esquissés dans Perrin (à paraître), pour les appliquer à l'analysibilité et au défigement des expressions figées selon Giono dans *Les Âmes fortes*. La première partie est consacrée à l'analysibilité, c'est-à-dire à la faculté, propre aux expressions figées, de renverser l'ordre de composition ordinaire du sens linguistique. La seconde partie porte sur les conséquences discursives de cette propriété sémantique définitoire des expressions figées, qui les incite à être défigées, en vue d'exploiter les représentations figurées que recèle virtuellement leur signification. A ces deux niveaux (en convergence avec l'approche proposée ici-même par Lawson), l'objectif est de prendre la mesure de la leçon de Giono, et plus généralement de la lecture de textes littéraires, sur les ressources interprétatives du figement qui intéressent la linguistique.

1. L'analysibilité sémantique des expressions figées

Le point de vue dominant en linguistique conçoit le langage comme un dispositif consistant, à partir de ce qui est reconnu et mémorisé dans le lexique, à remonter du lexème au syntagme et à la phrase, et ensuite de l'énoncé au discours, en vue de construire le sens. Ce modèle très général et consensuel repose sur un principe selon lequel le sens de toute expression complexe résulte de l'assemblage de ses parties. Le principe dit de « compositionnalité »⁽¹⁾ est un modèle interprétatif par emboîtements successifs de combinatoires autonomes, stipulant que l'interprétation des parties doit être complète pour qu'elles puissent se combiner entre elles à un niveau supérieur. Une interprétation compositionnelle part des éléments linéaires de surface, stockés dans la mémoire linguistique à long terme des sujets

(1) Attribué à Frege, et fondateur ensuite de différentes théories linguistiques, notamment de la grammaire générative transformationnelle.

parlants, c'est-à-dire des lexèmes, assortis de leurs entrées encyclopédiques, que l'on délinéarise aux différents plans morpho-syntaxico-sémantiques en les associant par étapes à des constructions plus complexes et plus abstraites. La procédure s'applique récursivement jusqu'à la saturation des variables linguistiques, qui détermine le passage au plan pragmatique, où l'interprétation consiste alors à extraire par inférences, en fonction de la situation de discours et de la mémoire discursive à court terme des sujets parlants, les effets contextuels de tel ou tel énoncé.

Or le figement linguistique met à l'épreuve ce modèle, dont il renverse l'ordre et perturbe la linéarité. Au sens le plus large (comme en témoigne la diversité des approches réunies dans ce volume), la notion (métalinguistique) de figement linguistique s'applique à ce qui entrave et contrôle la mobilité de toute combinatoire morpho-syntaxico-sémantique ou inférence pragmatique à quelque niveau que ce soit (Fillmore *et al.* 1988, Nunberg *et al.* 1994). Les locutions notamment, qui en constituent historiquement le paradigme fondateur et définitoire, sont des unités polylexicales dont les propriétés syntaxiques se trouvent entravées (Gross 1975, Ruwet 1983, Mejri 2002, 2003), mais plus profondément dont l'interprétation n'est pas compositionnelle (Katz & Postal 1963, Gross 1981, Mejri 2011). Contrairement aux expressions libres comme *casser une assiette*, *rouler sa cigarette* ou *jeu de gamin*, les locutions comme *casser la croûte*, *rouler sa bosse* ou *c'est un jeu d'enfant* ont un sens codé unitaire, certes partiellement analysable, mais qui ne repose pas sur la composition de ses parties. Ce sont au contraire les parties qui dépendent de leur assemblage. On comprend le sens du substantif *croûte* en fonction de l'action de manger (un morceau de pain), ou celui du verbe *rouler* en fonction de l'idée de voyage (d'un bossu), celui de *jeu* en fonction de l'idée de facilité (pour un enfant). De même, certaines expressions comme *La belle affaire !*, *Allons donc !*, *Tu parles !*, assimilées par Kauffer 2011 (et ici-même) à des « actes de langage stéréotypés », codifient les propriétés pragmatiques attribuées à leur énonciation comme acte en l'occurrence de réfutation (Perrin 2013). Le sens réfutatif de l'expression ne résulte pas alors de la composition du sens des unités lexicales sur lesquelles elles repose. Dans l'expression *La belle affaire !*, par exemple, le sens (antiphrastique) de l'adjectif n'est pas un ressort, mais un contrecoup de la réfutation.

La leçon de Giono dans *Les Âmes fortes* consiste d'abord à avoir abondamment recours, par la voix de ses personnages et notamment de Thérèse, à l'ensemble des formes possibles de figement linguistique. Le passage ci-dessous illustre à la fois la densité (quantitative) et la diversité (qualitative) des expressions figées dont ce texte regorge (retranscrites en gras dans tous nos exemples) :

Foutre. Je les ai remis à leur place, elle et lui ? Ça n'a pas été long ! **Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace.** Charles n'a pas demandé son reste. Il a filé, mes amies ! Il savait ce qui lui pendait au nez. « Et toi, j'ai dit à Marie quand nous avons été seules, **mêle-toi de ce qui te regarde. A bon entendeur salut !** » Savez-vous ce que ça m'a rapporté ? Exactement rien. Si : deux cuillères à café [...] [Giono, *Les Âmes fortes*, Folio 50]

En tant qu'interjection, l'expression *Foutre* est un acte de langage stéréotypé exprimant une émotion de la locutrice, la colère en l'occurrence, qui n'est pas inférée contextuellement, mais bel et bien codée linguistiquement. Tout comme la formule *mes amies* donne lieu à un acte de langage à visée intensive, consistant à

coder l'engagement de la locutrice à l'égard de ce qui est exprimé dans la proposition modalisée (« *Il a filé* »). De même que *Mêle-toi de ce qui te regarde*, *A bon entendeur salut* expriment respectivement une rebuffade et une mise en garde de la locutrice. Outre ces expressions figées à valeur d'acte de langage stéréotypé, ce passage recèle diverses locutions verbales à visée référentielle, dont le sens est globalement codé pour s'appliquer respectivement à une remontrance (*les remettre à leur place*), au fait de détalier par crainte des conséquences (*ne pas demander son reste* ou *filer sans demander son reste*), ou de considérer l'imminence d'une peine encourue (*savoir ce qui nous pend au nez*). Sans oublier le proverbe *Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace*, qui représente une situation générique relative à l'expérience de l'âge. Le figement linguistique concerne l'ensemble des idiotismes, des métaphores lexicalisées aux locutions, phrases idiomatiques, proverbes et actes de langage stéréotypés. Le sens de telles expressions ne se compose pas, ne se construit pas, mais éventuellement se déconstruit dans l'interprétation, en vue de redistribuer le fruit des énonciations passées de l'expression qui s'est globalement codé, progressivement lexicalisé.

A la suite de Nunberg *et al.* 1994, Tamba 2011 relève à ce sujet que le sens des locutions ne repose pas sur l'assemblage compositionnel des parties d'un tout, mais sur un mouvement inverse de redistribution d'un tout unitaire sur les parties de l'expression que l'interprète peut être tenté de décomposer et parfois de recomposer, avec plus ou moins de bonheur ; le sens des locutions redistribue un tout préétabli sur les parties les moins opaques de l'expression. Pour Nunberg *et al.*, la part compositionnelle du sens des locutions tient à leur degré d'analysabilité. Tamba réserve la notion de « compositionnalité » aux expressions libres, et parle simplement d'« analysabilité » des locutions et proverbes. Plus une expression figée est analysable, plus elle permet une redistribution de son sens codé unitaire sur ses parties, et plus elle est perçue comme transparente. Et inversement donc, moins une telle expression est analysable, plus elle est opaque. Les locutions parfaitement transparentes comme *noyer son chagrin dans la bouteille*, *blanc comme neige* sont des cas limites ; la plupart des locutions recèlent un certain degré d'opacité. L'opacité complète d'une expression peut être due au fait que son sens codé unitaire est sans rapport saisissable avec son sens compositionnel, et donc inapte à toute redistribution sur ses parties (comme dans *poser un lapin*, *prendre la mouche*), ou parce que l'expression est désormais indécomposable en raison de l'évolution diachronique du système (dans le cas d'expressions comme *avoir maille à partir*, *à tire-larigot*).

Bien entendu, cette décomposition ou recombinaison analytique en quoi consiste le sens des locutions, non seulement n'est que facultative et partielle, toujours plus ou moins inachevée, mais ne repose pas sur une simple inversion de l'application du principe de compositionnalité. C'est un tout unitaire et codé, et non le résultat d'une quelconque composition associée à une interprétation passée, qui est alors à la source de l'interprétation. Rien n'indique que la part d'analysabilité des locutions redistribue les éléments hérités de la composition des expressions libres dont elles sont issues. Le sens codé unitaire des locutions ne se confond pas avec le point de saturation des variables linguistiques que vise le principe de compositionnalité, pas davantage qu'avec le sens référentiel et pragmatique qui en découle. Ce n'est pas un sens compositionnel issu d'une combinatoire linguistique à visée référentielle qui se trouve alors redistribué sur les parties de l'expression, mais bien une dénomination générique unitaire et codée. Le sens générique ou dénomiatif de *casser la croûte* pour « manger », *rouler sa bosse* pour

« voyager », *c'est un jeu d'enfant* pour « c'est facile », en témoigne notamment, par opposition au sens compositionnel à visée référentielle (ou événementielle) de *casser une assiette, rouler sa cigarette* ou *jeu de gamin*.

Par-delà leur rigidité formelle au plan syntaxique, les expressions figées ont donc un sens codé unitaire plus ou moins opaque, qui transcende et contrôle à différents degrés leur analysibilité, et ce faisant la relative transparence associée à la visée référentielle et inférentielle qui s'y rapporte. Comme expression libre et compositionnelle, *casser une assiette* réfère à une action dont on peut inférer contextuellement qu'elle témoigne le cas échéant d'une maladresse, ou au contraire de l'adresse d'un tireur (aux pigeons), ou encore d'un geste de colère irrépressible, etc. Si en revanche une locution comme *casser la croûte* signifie « manger », c'est pour avoir été d'abord mémorisée comme une unité préalablement codée en ce sens (une dénomination selon Kleiber 2001). Quelle que soit leur complexité formelle, les expressions figées sont des unités génériques mémorisées à long terme dans le lexique. On peut certes ensuite analyser *casser la croûte* comme le produit d'une figure événementielle concernant une croûte de pain que l'on brise sous la dent (dont atteste notamment la variation avec *casser la graine*). Outre qu'il n'est pas forcément exact historiquement (à l'origine, *casser la croûte* impliquait plutôt une idée de partage du pain rompu entre amis), son appréhension impose en tout cas d'avoir mémorisé par avance le sens codé de l'expression sur laquelle repose l'inférence. Alors qu'une expression libre comme *jeu de gamin* réfère à un événement compatible avec toutes sortes d'inférences contextuelles associées à l'amusement, à l'insouciance ou au ridicule, *c'est un jeu d'enfant* en revanche signifie « c'est facile », plutôt qu'« amusant » ou « bête », quitte à remotiver ensuite accessoirement cette convention par une inférence associant les jeux d'enfants à la facilité. Le sens codé unitaire de l'expression contrôle alors et contraint les inférences contextuelles susceptibles d'être associées à son sens référentiel et compositionnel résiduel (Coulmas 1981, Moeschler 1992, Rey 1997).

Il en va de même des expressions figées dans le passage de Giono cité précédemment, dont le sens codé contrôle et contraint l'analysibilité tant des expressions référentielles que des actes de langage stéréotypés. C'est en vertu de son sens codé qu'une locution comme *les remettre à leur place* représente une remontrance ; comme expression libre, elle pourrait exprimer par exemple que l'on rassure ou soutient quelqu'un qui se serait égaré, aurait perdu sa place. De même, une locution comme *ne pas demander son reste* pourrait représenter la négligence ou le désintéressement de celui qui oublie ou renonce à revendiquer son dû. Et plutôt qu'à l'imminence d'une sanction, *savoir ce qui nous pend au nez* pourrait renvoyer par exemple à une évidence, ou encore à une convoitise. Dépourvue de sa valeur de proverbe, une phrase comme *ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace* pourrait exprimer que la vieillesse n'est plus l'âge de l'apprentissage, qu'un vieux singe qui ne sait pas faire de grimaces n'apprendra jamais. Tout comme les expressions associées à des actes de langage stéréotypés, à supposer qu'elles soient dépourvues de sens codé unitaire, pourraient être interprétées comme des actes de langage complètement différents. Hormis son sens codé issu du figement de la valeur pragmatique que l'on a pris l'habitude d'associer à certains usages du verbe *foutre* comme interjection, rien ne condamne une telle expression à exprimer la colère ou la protestation ; cette interjection pourrait exprimer une forme d'encouragement, par exemple. Et plutôt qu'une formule à valeur intensive, *mes amis* pourrait être un simple terme d'adresse amicale. Plutôt qu'à une rebuffade, *Mêle-toi de ce qui te regarde* pourrait donner lieu à un conseil ou

avertissement. Tout comme *A bon entendeur salut* pourrait véhiculer une forme de vœux, ou encore de remerciement. C'est uniquement en vertu de leur sens codé que ces diverses expressions neutralisent ces interprétations à la source, pour orienter leur analysibilité dans la direction qui leur est assujettie, et nous semble dès lors la plus naturelle.

Bien que la notion de figement linguistique, prise dans sa plus grande généralité, soit applicable à ce qui entrave la combinatoire associée à n'importe quel ensemble de règles linguistiques, notre attention se limitera, dans cette étude, à ce qui concerne les effets du figement sur les propriétés sémantico-pragmatiques des locutions de rang syntagmatique à visée référentielle ⁽²⁾. Je n'insisterai donc pas sur ce qui est propre au figement des phrases idiomatiques et des proverbes (voir à ce sujet Perrin 2012, et ici-même Petitjean), ni sur les actes de langage stéréotypés (au sens de Kauffer) et autres formules énonciatives (Perrin 2013). Quant aux formes de figement en quoi consiste l'encodage des effets polysémiques associés aux unités lexicales simples, métonymiques ou métaphorique (Mortureux 2003, et ici-même Prandi) ⁽³⁾, nous ne nous y intéresserons que dans la mesure où elles impliquent plus ou moins directement l'analysibilité d'une locution appentée.

Bien souvent, en effet, le sens notamment métonymique ou métaphorique de certaines unités lexicales simples semble inséparable de l'analysibilité de locutions ou autres formes de figement de différents niveaux. Ainsi, par exemple, le substantif *bécasse* (au sens métaphorique de « sotté », « nigaude ») est lié à l'analysibilité d'une locution comme *faire la bécasse*, tout comme un sens du mot *boîte* est en lien avec l'analysibilité de l'expression *boîte de nuit*, ou encore certains sens du mot *rayon* avec l'analysibilité de locutions comme *c'est mon rayon*, *en connaître un rayon*. De façon sans doute plus diffuse, les mots *épine* et *rose* ne sont pas sans rapport avec l'analysibilité de diverses locutions, collocations ou proverbes comme *tirer une épine du pied (de quelqu'un)*, *frais comme une rose*, *il n'y a pas de roses sans épines*. Le même genre de correspondance peut évidemment être établi, à d'autres niveaux de découpage syntagmatique, par exemple entre de nombreuses locutions verbales comme *vendre la peau de l'ours*, *mettre la charrue avant les bœufs* et l'analysibilité des proverbes correspondants (Perrin 2012).

-
- (2) Dans leur ensemble, les formes de figement ont deux ressorts très différents, susceptibles de s'articuler ou de fonctionner indépendamment dans la formation diachronique et le sens synchronique des expressions. Le premier concerne prioritairement les expressions à visée référentielle en quoi consistent les locutions, mais aussi les proverbes et autres « lexies » de rang phrastique ou supérieur, ainsi que les changements linguistiques associés à certaines unités lexicales simples. Il détermine ce qui a trait aux formes de « lexicalisation » de l'expression. Quant au second ressort, dont il ne sera pas du tout question dans cette étude, il se rapporte à la formation et à l'interprétation des actes de langage stéréotypés et autres formules à visée « énonciative », adverbes d'énonciation, modalisateurs, connecteurs, etc. (Perrin 2013). Il détermine notamment ce qui a trait à la « grammaticalisation » des expressions (Combettes, ici-même). La notion de figement linguistique ne sera abordée que sous l'angle de ce qui concerne la « lexicalisation » des expressions de rang syntagmatique.
- (3) Par exemple, si l'on dit que Pierre est *un âne*, *un coq*, *un ours*, *un bulldozer*, par opposition au sens référentiel de ces expressions lorsqu'elles désignent un animal ou une machine de chantier (ou à nombre d'expressions comme *un sanglier*, *un chimpanzé*, *un vélo*, *une voiture*, qui ne sont pas assorties des mêmes propriétés). Le figement n'entrave alors bien évidemment pas les propriétés syntaxiques d'une unité polylexicale, mais une simple combinatoire de traits sémantiques abstraits, qui fixe notamment la visée prédicative (vs référentielle) de l'expression. Dans le cadre d'un énoncé comme *Pauline est une bécasse* (ou *Elle est un peu bécasse*), le sens prédicatif du mot *bécasse* ne fait plus du tout référence à l'oiseau.

Giono en tire profit notamment pour faire rayonner la portée des expressions figées, forçant l'interprète soit à resserrer l'analysibilité d'une expression figée de rang supérieur, qui de surcroît n'est pas toujours explicitée, sur le sens d'une expression de rang inférieur, parfois d'une expression lexicale simple ; soit inversement à diffuser l'analysibilité d'une expression figée de rang inférieur sur une expression plus complexe. Dans le passage ci-dessous par exemple, le sens d'une expression lexicale simple résulte de l'analysibilité d'une unité complexe implicitement sollicitée :

Les hommes s'amusaient à des riens. Ils me faisaient danser pour un peu me peloter. Il semblait qu'ils avaient attrapé **le Pérou**. [*id.* 310]

L'expression « *le Pérou* » (au sens de « désir irréalisable », « rêve inaccessible ») résulte alors de l'analysibilité du sens codé de la phrase idiomatique *ce n'est pas le Pérou* (au sens de « ce n'est pas demander l'impossible »), en vue d'exprimer hyperboliquement l'incrédulité des galants émoustillés d'avoir tout à coup en mains les appâts de Thérèse. C'est le cas également dans le passage suivant (sur un tout autre sujet) :

A notre âge on sait qu'**on ne doit jamais demander le Pérou**. Et **on ne le demande pas**. Mais enfin, le nécessaire. [46]

Le jeu consiste alors à nouveau à centrer sur l'expression « *le Pérou* » l'analysibilité du sens codé de la phrase idiomatique *ce n'est pas le Pérou*, mais cette fois pour la rediffuser sur le sens d'une phrase générique de forme proverbiale (« *On ne doit jamais demander le Pérou* »), avant de la ressaisir ensuite par anaphore dans le cadre d'une phrase événementielle (« *On ne le demande pas* ») intégrant pour le coup une locution verbale négative également familière (*ne pas demander le Pérou*). Dans ce passage, l'analysibilité de l'expression figée fait l'objet d'un double mouvement, à la fois centripète (sur l'expression « *le Pérou* », comme dans l'exemple précédent), et centrifuge (sur le sens des phrases : « *On ne doit jamais demander le Pérou* », « *On ne le demande* »), en vue d'en faire rayonner la portée à différents niveaux de découpage syntagmatique. De même, dans ce portrait de Firmin (le mari de Thérèse) :

[...] il est le roi **des vessies et des lanternes**, le cocher des voitures vides, l'as des cartes qui gagnent dix avec un. [135]

Le jeu consiste à resserrer sur le sens d'une expression coordonnée (« *des vessies et des lanternes* »), dans le cadre de l'expression complexe : « *Le roi des vessies et des lanternes* », l'analysibilité du sens codé d'une locution verbale bien connue (*prendre des vessies pour des lanternes*, au sens de « se tromper lourdement », « se laisser abuser grossièrement »), elle-même issue de l'analysibilité d'anciennes locutions comme : *vendre* (ou *rendre*) *vessies pour lanternes*, *faire de vessies lanternes*, au sens d'« abuser quelqu'un, le tromper ». « *Le roi des vessies et des lanternes* », c'est celui qui est passé maître dans l'art de faire prendre *des vessies pour des lanternes*, d'abuser même les plus méfiants. Le rayonnement centripète de l'analysibilité de l'expression est en outre ici complété par celui, centrifuge, associé au substantif *lanterne* au sens de « baliverne ». Sans compter les effets du substantif *vessie* (« gonflée d'air ») et de l'ancien verbe *vessier* (au sens de « gonfler de vent », « vendre du vent »), que réactive opportunément l'enchaînement : « *le cocher des voitures vides, l'as des cartes qui gagnent dix avec un* ». On pourrait

penser que cette glose pousse l'interprétation un peu loin et creuse trop profondément, n'était l'à-propos de l'enchaînement qui témoigne de l'intention de Giono de faire jouer ces différents effets.

Plus allusivement encore, lorsque Thérèse considère que la présence du « *gros blond* » au chevet du mourant n'était pas le fruit du hasard et pas du tout désintéressée :

Moi je trouve que le gros blond est bien arrivé pile ici juste le lendemain du jour où le docteur a dit que l'Albert était perdu. Ça ne s'est pas **chanté par-dessus les toits**. [...]. Le gros blond était là à neuf heures. Tu crois que c'est le Saint-Esprit ? [40]

La phrase « *Ça ne s'est pas chanté par-dessus les toits* » n'est interprétable que si l'on concentre d'un côté, sur le verbe *chanter*, l'analysibilité de phrases idiomatiques ou locutions comme *qu'est-ce que tu me chantes ?*, *c'est toujours la même chanson*, *se payer de chansons* (au sens de « dire des fadaises, de vaines sornettes mainte fois entendues ») ; et de l'autre, sur le syntagme prépositionnel *par-dessus les toits*, le sens de la locution *le crier sur les toits* (au sens de « le proclamer publiquement, le divulguer partout »). Moyennant quoi, « *Ça ne s'est pas chanté par-dessus les toits* » signifie quelque chose comme : « l'information était à la fois fiable et très confidentielle ». L'art de Giono consiste à se jouer et à exploiter savamment toutes les ressources associées notamment aux variations de portée centrifuge ou centripète de l'analysibilité du sens codé unitaire des expressions figées.

Mais l'interprétation de ces deux derniers exemples repose sur une exploitation encore plus complexe et savante de l'analysibilité des expressions figées ; car elle implique en outre une figure vive, associée pour l'un à la représentation des objets-mêmes en quoi consistent les vessies et les lanternes de la locution, pour l'autre à un comportement consistant littéralement à chanter une nouvelle par-dessus les toits⁽⁴⁾. Aucune représentation littéraire du Pérou comme contrée de richesses lointaines et inaccessibles n'était impliquée dans l'interprétation des exemples précédents. Ici en revanche, l'analysibilité des expressions figées implicitement évoquées semble appuyer une telle représentation. Cela est encore plus flagrant dans le passage suivant, où Thérèse s'en prend à un trio d'arnaqueurs embusqués sous le masque de l'honnêteté bonhomme :

J'ai remarqué que tous les écumeurs sont bonshommes. Ils sont très forts pour manier les entournures de gilets avec le pouce. Des ventres comme s'ils ne couraient jamais. Je ne sais pas comment ils font. Quant à la fille et au futur **tu pouvais les faire sonner sur le marbre**. [281]

Outre le fait que la phrase « *tu pouvais les faire sonner sur le marbre* » n'est interprétable qu'en vertu d'un recentrage sur le verbe *sonner* de l'analysibilité d'une expression figée désignant « les pièces de monnaie » comme *espèces sonnantes (et trébuchantes)*, de surcroît la phrase en question engage une représentation imagée de l'action consistant littéralement à « *faire sonner sur le marbre* » ce dont on cherche à vérifier la valeur et l'authenticité, en l'occurrence celles de la fille et du futur gendre de l'arnaqueur. La seconde partie de cette étude aura pour objectif d'expliquer ces effets d'image, associés comme nous le verrons à un défigement discursif du sens codé des expressions figées.

(4) Sur les figures vives comme représentations associées à une image littéraire contrefactuelle, assortie d'un sens figuré implicite et factuel, je renvoie à Perrin 1996.

2. Le défigement discursif des expressions figées

Parmi les questions à débattre, celle de la dimension diachronique du figement est centrale (analysée par Combettes, *ici-même*), ainsi que de ses effets sur le sens synchronique des expressions. Personne ne conteste les grandes lignes du processus diachronique qui conduit certains faits de parole, notamment certaines métaphores vives, par simple effet de répétition, à se figer progressivement et finalement à se lexicaliser (voir à ce sujet néanmoins les restrictions de Prandi, *ici-même*). Mais la question des effets graduels de cette évolution sur le sens synchronique des expressions n'est pas clarifiée.

Sous un angle diachronique, le figement (lexical) concerne le processus historique régulant la formation de ce qui, sous un angle synchronique et interprétatif, finit par être appréhendé comme préconstruit sous la forme de dénominations, autrement dit de ce qui est codé (lexicalement), par opposition à ce qui est construit et interprété. Le figement est un processus diachronique qui a pour effet de transférer dans le lexique, à travers l'établissement de routines interprétatives fondées sur la répétition de formes plus ou moins identiques, ce qui relève au départ des opérations de construction morphosyntaxique et sémantico-pragmatique sur lesquelles se fonde l'interprétation des énoncés. Les explications classiques (par exemple Morgan 1978, Sperber et Wilson 1989) conçoivent le figement diachronique comme la consignation progressive, par le biais de conventions d'usage et finalement de langue, de ce qui tient initialement à l'interprétation de certaines formes linguistiques en contexte. Il repose sur un processus diachronique et donc graduel, qui implique synchroniquement une opposition scalaire entre diverses formes d'expressions perçues par les sujets parlants comme plus ou moins figées. Sous un angle sociolinguistique, le figement concerne ce qui est perçu comme idiomatique, c'est-à-dire précisément ce qui n'est pas (encore) totalement codé et donc identifié aux conventions lexicales associées à la langue commune, mais qui repose néanmoins sur certaines formulations devenues habituelles, et pourtant toujours singulières, attachées à un groupe social, ou du moins à un certain registre linguistique.

Le degré de figement diachronique des expressions peut être appréhendé synchroniquement par le degré d'opacité (ou inversement de transparence) de leur sens codé unitaire, c'est-à-dire par leur degré d'analysabilité. Entre *casser sa pipe*, *casser les pieds*, qui sont des expressions figées très opaques, et *casser son assiette*, *la vaisselle*, constructions libres et totalement transparentes, diverses locutions comme *casser la croûte*, *casser la baraque*, *casser sa tirelire*, *casser les oreilles*, *casser l'ambiance* sont perçues comme plus ou moins engagées sur le chemin du figement diachronique, et corrélativement comme plus ou moins soumises aux contraintes interprétatives qui s'y rapportent au plan synchronique. Ces jugements correspondent aux degrés de tolérance des locutions face à diverses manipulations syntaxiques par suppression ou substitution d'éléments, complétion, substantivation, passivation, clivage, etc. *Casser sa tirelire* ou *casser les oreilles* sont moins figées que *casser sa pipe*, *casser les pieds*, ou même que *casser la croûte*, comme en témoignent l'existence de substantifs dérivés comme *casse-pipe*, *casse-pieds*, *casse-croûte* (vs **casse-oreilles*). *Casser les oreilles* supporte mieux en revanche la passivation (« *Les oreilles du public ont été cassées, écorchées lors de ce concert* » vs « ?*La croûte a été cassée par les convives à la bonne franquette* », « ?*Les pieds de Paul ont été cassés par Pierre* »). La transparence sé-

mantique de l'expression s'en ressent ; *casser sa tirelire* ou *casser les oreilles* sont plus transparentes que *casser la croûte*, *casser la baraque*, qui elles-mêmes sont moins opaques que *casser sa pipe*, *casser les pieds*. Selon le degré de figement diachronique de l'expression, son sens lexical semble plus ou moins analysable et transparent, et corrélativement son sens originel plus ou moins accessible et recomposable. *Casser sa pipe*, *casser les pieds*, *poser un lapin*, *ficher le camp* semblent ainsi devenus pour ainsi dire inanalysables, et l'on ne capte plus aujourd'hui, derrière l'expression *avoir maille à partir*, de figure associée à un difficile partage (« *partir* ») de menue monnaie (« *maille* »).

Il faut cependant prendre garde, à mon sens, de ne pas confondre l'analysabilité relative à la transparence des expressions figées, qui relève à la base de leur interprétation sous un angle synchronique, avec l'accessibilité du sens compositionnel qui est effectivement à l'origine historique de leur formation diachronique (voir sur ce point les observations de Soare et Moeschler, ici-même). Certes les expressions figées sont en voie de lexicalisation inachevée et se situent donc à mi-chemin de l'évolution diachronique dont relèvent les unités du lexique, mais cela n'implique pas que leur degré d'analysabilité, l'ambivalence sémantique qui s'y rapporte, soit directement issu de cette évolution. Sous un angle synchronique, les expressions figées ont bien une double signification, ambivalente ou ambiguë si l'on préfère, relevant à la fois d'un sens lexical correspondant à leur sens codé unitaire émergeant diachroniquement, que j'ai appelé ailleurs « descendant » (Perrin 2011), et d'un sens construit issu de leur analysabilité, que j'ai appelé « ascendant », appréhendé par les sujets parlants comme à l'origine du précédent. Il importe cependant, sur ce point, de bien préciser que, sous un angle synchronique, du moins à partir d'un certain stade d'évolution diachronique, ce sens lexical descendant précède et contrôle l'analyse conduisant, par un effet de « relecture » interprétative, à leur sens ascendant perçu comme originel. Par exemple, le sens codé descendant d'une locution comme *casser la croûte* au sens de « manger » précède et contrôle la « relecture » métonymique associée à une croûte de pain que l'on brise sous la dent. Il importe donc de ne pas confondre le sens ascendant des expressions figées (*i.e.* des expressions idiomatiques « fortes », au sens de Perrin 2011), qui tient à l'analysabilité et à la transparence relative de leur sens codé descendant, avec le sens compositionnel effectivement à l'origine diachronique de leur formation. Le sens ascendant des expressions idiomatiques ou figées n'est pas directement issu d'un sens originel qui aurait été mémorisé par les sujets parlants, mais le fruit d'une interprétation consistant, à partir de l'analysabilité de leur sens codé descendant, à recomposer par analogie une représentation virtuellement associée aux énonciations passées d'une expression perçue comme ancestrale, identifiée au langage des anciens, du moins à une habitude collective dévolue à un « *on*-locuteur » imaginaire (Anscombe 2005). Indépendamment du rôle effectif de l'histoire de la langue, qui n'est pas directement déterminant sous un angle synchronique, ce sens que j'appelle « ascendant » correspond à un effet de « relecture » interprétative des sujets parlants, qui assortit l'expression d'un sens entendu comme hérité du passé, issu de ses énonciations antérieures, ceci quel que soit le passé réel de l'expression vérifiable historiquement ⁽⁵⁾.

(5) La « relecture » dont il est question, qui est un effet purement synchronique de recomposition d'un sens ascendant par l'analysabilité des expressions idiomatiques « fortes », ne doit pas se confondre avec la « réanalyse » au sens de Langacker 1997, discutée ici par Combettes. Cette dernière en effet concerne ce qui déclenche le processus diachronique en quoi consiste le fi-

On comprend dans ces conditions que le sens ascendant des expressions figées puisse parfois diverger de leur origine historique attestée. Ainsi l'image métonymique de la croûte du pain qui se brise sous la dent, attachée au sens ascendant de *casser la croûte*, diverge de son sens historique appliqué à un partage du pain rompu entre amis. De même, la métaphore à laquelle renvoie l'expression figée de forme négative *ne pas faire long feu* au sens de « ne pas durer longtemps » est imaginaire ; l'expression ne résulte pas diachroniquement d'une métaphore associée à la brièveté d'un feu (comme dans *feu de paille*), mais de l'intégration à une phrase négative de la locution de forme positive correspondante *faire long feu* au sens d'« échouer à faire feu », « consumer trop lentement la mèche d'un fusil pour amorcer la cartouche », issue du langage technique des artificiers. Dans *ne pas faire long feu*, un sens ascendant métaphorique imaginaire entre en résonance avec d'autres locutions associées à l'embrasement d'un feu (comme *feu de paille*, *avoir le feu au cul*, *y'a pas le feu*), pour occulter synchroniquement le sens diachronique effectivement à l'origine de l'expression. L'analysabilité des expressions figées entraîne ainsi parfois les sujets parlants sur des pistes interprétatives d'autant plus hasardeuses que le sens codé de l'expression est devenu opaque. Une expression très figée comme *avoir maille à partir* pourrait par exemple inspirer la recomposition d'un sens ascendant associé aux mailles d'un chandail qui s'effilent ; *casser sa pipe* ou *poser un lapin* renvoyer à dieu sait quelles images de pipes qui se brisent ou de lapins qui se posent, au gré des inspirations de l'interprète. Quoiqu'il en soit de ces dérives interprétatives, elles révèlent que le sens ascendant des expressions figées ne tient pas à leur origine diachronique effective, mais à leur analysabilité, qui redistribue leur sens codé descendant sur les parties de l'expression, en vue de recomposer par analogie un sens ascendant virtuellement associé à leurs énonciations passées imputées à un *on*-locuteur.

Ainsi définie, l'analysabilité des expressions figées repose sur une forme d'écho virtuel à effet citatif, fondé sur un lien de ressemblance de leur sens codé descendant envers un sens ascendant imaginaire, parfois métonymique ou métaphorique, attribué à leurs énonciations passées sous la responsabilité d'un *on*-locuteur. De par son analysabilité, le sens codé descendant des expressions figées ne dénomme pas un concept pur et simple, mais un concept analysable, par ressemblance formelle, comme le produit d'un sens ascendant identifié à ce que sont censées avoir représenté leurs énonciations passées⁽⁶⁾. On comprend accessoirement dans ces conditions que les expressions figées puissent être assimilées à des expressions dites « idiomatiques », c'est-à-dire à des façons de parler qui ne se confondent pas avec la langue commune propre à l'ensemble des sujets par-

gement, qui conduit initialement le sens compositionnel de certaines expressions libres à être « réanalysé », dans certains contextes, selon les conditions d'un sens figé encore embryonnaire. La transition diachronique en quoi consiste ensuite l'évolution des expressions idiomatiques que j'ai appelé « faibles » (Perrin 2011) en expressions idiomatiques « fortes », par actualisation (ou stabilisation) de leur sens codé descendant, pourrait bien reposer sur une inversion directionnelle de la « réanalyse » de Langacker, qui déclencherait alors la « relecture » en quoi consiste le sens ascendant des expressions figées. L'une des difficultés à surmonter en vue d'étayer une telle hypothèse tient au fait que la « réanalyse » s'applique en particulier à la « grammaticalisation » des expressions sous un angle diachronique, tandis que la « relecture » qui nous intéresse semble concerner prioritairement les formes de « lexicalisation » sous un angle exclusivement synchronique.

(6) Voir sur ce point Perrin 2011, 2012. En ce qui concerne les propriétés *échoïques* (au sens de Sperber et Wilson 1989) des locutions et proverbes, voir également Gouvard 1996, et Kleiber 1999.

lants, mais qui sont propres à un groupe social particulier, identifié précisément au *on*-locuteur des énonciations passées auxquelles elles font écho. Que ce sens ascendant soit ou non avéré historiquement n'importe pas dans ces conditions. Que *casser la croûte*, par exemple, ait représenté la notion de partage du pain entre amis ne joue ici aucun rôle. Compte tenu du fait que l'idée de partage n'est pas codée dans le sens descendant de l'expression, elle n'est donc pas (ou plus ?) en mesure d'en déterminer l'analysibilité ni le sens ascendant, qui ne trouve dès lors à se recomposer que du côté de l'image d'une croûte de pain que l'on brise sous la dent. C'est donc aujourd'hui par allusion échoïque aux énonciations d'un *on*-locuteur évoquant une croûte de pain qui se brise sous la dent, que l'expression *casser la croûte* signifie « manger ».

Une telle hypothèse revient en fait à définir les expressions figées comme des expressions synchroniquement « délocutives » de leurs énonciations passées dans tel ou tel sens ⁽⁷⁾, qu'il s'agit de reconstituer par analogie ou ressemblance formelle. Les expressions figées correspondent à des expressions plus précisément « auto-délocutives » de leurs énonciations passées, c'est-à-dire à des expressions consistant à dénommer ce que sont censées avoir représenté leurs propres énonciations passées par un *on*-locuteur. L'auto-délocutivité associée à l'analysibilité des expressions figées n'est autre qu'une instruction donnée à l'interprète de reconstituer par analogie le sens des énonciations délocutées auxquelles elles font écho. Une telle instruction interprétative ne s'active pas forcément, mais peut à tout moment être mise en œuvre, tant que le sens codé descendant de l'expression reste analysable. Elle ne disparaît totalement que lorsque l'analysibilité de l'expression s'opacifie complètement, et ce faisant neutralise à la source toute tentative de recomposition d'un sens ascendant délocuté.

Cette propriété se vérifie notamment par l'affinité des expressions figées avec « *comme on dit* », « *comme dit l'expression* », « *on dit que...* », ou avec toute autre forme de qualification générique explicite de ses énonciations passées. L'explicitation citative favorise alors simplement l'analysibilité du sens codé descendant de l'expression, sur laquelle repose la recomposition du sens ascendant virtuellement imputé aux énonciations délocutées auxquelles elle fait écho. Dans le passage ci-dessous par exemple, « *on dit que* » encourage la recomposition du sens ascendant délocuté de l'expression *péter les plombs*, auquel s'articule ensuite l'enchaînement métaphorique du locuteur effectif : « *moi j'avais fondu toute l'armoire à fusibles* » :

On dit des gens qu'ils **pètent les plombs**, moi j'avais fondu toute l'armoire à fusibles [Libération, 8 sept. 2013]

Lorsqu'il a recours à une expression figée, le risque auquel s'expose le locuteur serait de négliger l'analysibilité du sens codé descendant de l'expression, et ce faisant de se heurter aux virtualités de recomposition interprétative de son sens ascendant délocuté. Compte tenu de son caractère indirect et dérivé, il est en effet assez courant que l'analysibilité de telle ou telle expression figée échappe à l'attention du locuteur, et que son sens ascendant vienne alors en perturber incidemment l'interprétation, sous l'effet des propriétés de l'état de chose auquel elle réfère.

(7) La première approche linguistique de la notion de « délocutivité » revient à Benveniste 1966. Sur la généralisation et l'exploitation de cette notion en sémantique sous un angle synchronique, voir de Cornulier 1976, Anscombre et Ducrot 1983. Voir aussi sur ce sujet Anscombre 1985.

S'il prend conscience, souvent avec un temps de retard, qu'il vient de commettre une sorte de lapsus en qualifiant par exemple de *jeu d'enfant* un comportement qui pourrait être jugé enfantin, ou de dire d'un bossu qu'il a *roulé sa bosse*, le locuteur ne peut rattraper le faux pas qu'en revendiquant la maîtrise des effets sylleptiques associés au sens ascendant de l'expression. Parmi d'autres moyens plus indirects, le recours à la formule « *c'est le cas de le dire* », couramment exploitée dans ces conditions, a précisément pour seule fonction de jouer ce rôle. Dans ce passage d'un article consacré aux vertus thérapeutiques du jeûne, où le contrôle du journaliste sur les effets du sens ascendant de l'expression *Il y a à boire et à manger* n'est pas manifeste, « *c'est le cas de le dire* » aurait permis de lever le doute et d'affranchir le locuteur de tout soupçon :

[...] la semaine prochaine, la très sérieuse maison d'édition La Découverte publiera *Le jeûne, une nouvelle thérapie ?* du documentariste Thierry de Lestrade. Qu'en penser ? Une nouvelle lubie ? Comme souvent lorsqu'il s'agit de médecines parallèles — le jeûne n'est pas considéré « *comme une bonne pratique médicale* » par l'Institut national du cancer —, il y a de tout, **à boire et à manger**. Le livre est un bon reflet de ce fourre-tout. [*Libération*, 10 sept. 2013]

Au début de son roman, alors qu'il est question d'allumer ou non la lumière dans la chambre du défunt qui sert de cadre aux échanges, Giono expose l'un de ses personnages à ce genre de mésaventure et à la réplique sarcastique de son interlocutrice, qui lui retourne immédiatement l'expression sous forme défigurée, comme un rappel à l'ordre ⁽⁸⁾ :

— Tu peux bien allumer une minute, quoi ? **Ce n'est pas la mort d'un homme**
— Si, précisément, **c'est la mort d'un homme**. [31]

Parmi les moyens dont dispose le locuteur en vue de faire valoir ostensiblement son contrôle de l'analysibilité du sens des expressions figées auxquelles il a recours, le défigement occupe évidemment une place de choix, qui consiste à actualiser discursivement leur sens ascendant délocuté, le cas échéant à ranimer la figure, l'image métaphorique qui s'y rapporte. Ainsi conçu (tel qu'il est défini ici-même par Mejri), le défigement n'est en fait que la conséquence naturelle, au plan discursif, de ce qui a trait au sens ascendant par l'analysibilité des expressions figées. Avant de perdre leur analysibilité et de se fondre diachroniquement dans le lexique, les expressions figées ne sont en effet bien souvent exploitées que pour leurs virtualités de défigement discursif. Le défigement est un jeu rhétorique qui s'engage à partir d'un certain degré de figement diachronique des expressions, en vue de contrôler et d'exploiter discursivement les effets sylleptiques de leur sens ascendant. L'effet sylleptique associé au défigement des expressions dont le degré de figement est faible et la transparence absolue, des « expressions idiomatiques faibles » (Perrin 2011), est pour ainsi dire insensible et insignifiant. Mais plus une expression est figée, plus son sens codé est opaque, et plus son défigement interprétatif est marqué, accentué par un effet sylleptique au plan rhétorique. Sous-estimer les propriétés associées au sens ascendant des expressions figées conduit à

(8) Le recours à la formule « *c'est le cas de le dire* » n'aurait pas eu l'effet escompté en l'occurrence, compte tenu d'une situation qui serait plutôt le cas « *de ne pas le dire* », auquel la langue française ne permet malheureusement de déroger par aucune formule énonciative consacrée.

réduire le sens à sa fonction représentative la plus élémentaire, détachée de toute forme d'analysibilité de ce qui est lexicalement codé ; autrement dit à ignorer ce qui est propre aux formes de figement qui parcourent le sens parfois insidieusement, pour être souvent défigées dans l'interprétation sous la forme de figures vives. Dans le premier passage de *Libération* cité précédemment, par exemple, l'enchaînement métaphorique « *moi j'avais fondu toute l'armoire à fusibles* » a pour effet de défiger rétroactivement le sens ascendant de l'expression *péter les plombs*. Pour en revenir aux *Âmes fortes* et à Thérèse, la clause comparative « *comme au billard* » joue un rôle analogue dans le passage ci-dessous, qui consiste à défiger rétroactivement le sens ascendant de l'expression *par la bande* :

J'en étais arrivée à lui commander tout ce que je voulais avec beaucoup de douceur et **par la bande**, comme au billard. [311]

Suite à une première représentation du comportement de Thérèse à l'égard de Firmin par le sens codé descendant de l'expression, la comparaison avec ce qui se pratique (et ce faisant avec ce qui se dit) au billard implique alors une actualisation rétroactive du sens ascendant délocuté de cette expression. Dans d'autres cas, le défigement de telle ou telle expression figée repose sur une dynamique inverse due à l'influence de ce qui est exprimé cette fois préalablement, qui a pour effet d'en actualiser pro-activement le sens ascendant, comme dans l'exemple suivant :

C'étaient des jobards. A les entendre, ils voulaient tout manger. Je me disais : « Et dans quoi le mettraient-ils ? **Ils n'ont pas d'estomac !** » [310]

La locution *avoir de l'estomac* (au sens de « avoir de la ténacité, du courage ») doit être défigée pour s'accorder au sens de ce qui précède. La locution *avoir du cœur (à l'ouvrage)*, qui possède pourtant un sens codé descendant relativement proche, ne ferait pas du tout l'affaire ici, compte tenu du fait que son sens ascendant ne saurait s'accorder à l'image métaphorique associée à l'appétit des « *jobards* » raillés par Thérèse ⁽⁹⁾. L'exemple suivant repose sur un procédé analogue :

Et d'un côté oui, on fait sa maison de n'importe quoi, même avec **les bois dont on fait les flûtes**. [272]

La locution *être du bois dont on fait les flûtes* (au sens de « être complaisant, accommodant, de bonne composition ») est alors défigée pro-activement par le sens de ce qui précède, en vue de prolonger et d'enrichir, par l'actualisation discursive de son sens ascendant, la métaphore sur laquelle repose la représentation cynique des profits que Thérèse est prête à tirer de la complaisance naïve de ses bienfaiteurs. Le défigement repose parfois sur l'influence de paramètres référentiels, mais au besoin aussi de manipulations syntaxiques ou séquentielles. Dans le passage analysé précédemment, le défigement reposait exclusivement sur l'association référentielle de l'organe de l'« *estomac* » au fait de « *manger* », sur la cohérence de l'enchaînement qui s'y rapporte. Dans l'exemple ci-dessus, en revanche, le défigement repose non seulement sur l'association référentielle des « *bois* » à la

(9) Sans compter le fait que la locution de forme négative *ne pas avoir de cœur* (ou *être sans cœur*) a un tout autre sens codé descendant, qui représente « l'égoïsme », « la dureté ou insensibilité ».

« *maison* », mais sur le recentrage nominal d'une locution verbale sous-entendue, par suppression du verbe support et recatégorisation d'un nom massif (« *du bois* ») par un comptable (« *les bois* »). Tout comme dans le passage suivant, où le défigement repose lui aussi sur le recentrage nominal d'une locution cette fois prépositionnelle (*à première vue*), dont l'enchaînement neutralise la préposition pour lui substituer un déterminant défini (sans compter la substitution de l'adjectif) :

Leur vie dépend de l'obligation de ne pas être désagréable **à première vue**. La **seconde vue**, c'est leur affaire. Mais **la première vue**, c'est le seul endroit de la combinaison où il pourrait y avoir un aléa. [139]

La locution prépositionnelle *à première vue* (qui qualifie ce qui a trait « aux apparences parfois trompeuses, dont on n'a pas le temps de se faire une idée définitive ») n'a dès lors pour objectif que d'être aussitôt défigurée rétroactivement par l'enchaînement qui lui succède. L'opération a pour effet non seulement d'actualiser la recomposition de son sens ascendant par distribution de son sens codé descendant sur ses parties, mais afin d'exploiter ces dernières dans la composition *ad hoc* de nouvelles expressions, parfaitement inédites en français en ce sens. C'est ainsi que « *la seconde vue* » s'applique ici notamment aux arrière-pensées sur lesquelles repose la duplicité de Thérèse avec Firmin pour duper leur entourage, tandis que « *la première vue* » désigne la crédulité de cet entourage et la crédibilité de la désespérante comédie dont dépend le succès de l'entreprise.

Mais l'expression *la seconde vue*, outre les effets de sens ascendant associés au défigement rétroactif de l'expression *à première vue*, correspond bien sûr sous cette forme à une tout autre locution, qui désigne « la voyance », « la faculté de visualiser par l'esprit ce qui est invisible à l'œil », dont le sens codé descendant vient compléter la représentation des arrière-pensées de nos héros en leur prêtant le don de prévoir, pour ainsi dire par divination, ce qui forcément échappe à la perception de leurs victimes. De telle sorte que le dernier enchaînement (« *Mais la première vue...* ») s'enrichit en outre des effets d'un défigement rétroactif par l'analysabilité de l'expression *la seconde vue* en ce sens, pour qualifier la cécité bien ordinaire et naturelle de l'entourage de Thérèse et Firmin, face à l'accomplissement diabolique de leurs machinations, dont l'irrémissible accomplissement ne saurait échapper que sur un aléa.

Ce dernier passage est un exemple assez édifiant de l'économie de moyen assortie de la richesse de sens que recèle le défigement par l'analysabilité et l'actualisation discursive du sens ascendant des expressions figées. Encore faut-il à ce jeu-là que le locuteur fasse preuve d'une maîtrise absolue des procédés qui s'y rapportent, ce qui n'est pas forcément le cas dans les exemples suivants, où Giono fait parler Firmin (qui n'est pas Thérèse, ni par l'esprit, ni par sa maîtrise du langage et le sens) :

« [...] Je te **dorerais la pilule** tant que tu voudras mais il faudra bien que **tu l'avales**. » [167]

« **Dors sur tes deux oreilles**, pensa Firmin, je te **les frotterai** quand il faudra ». [169]

Par contraste avec le précédent et d'autres exemples analysés dans cette étude, en particulier appliqués ou imputés à Thérèse comme locutrice, ces enchaînements se contentent d'articuler, par un effet de reprise anaphorique, deux locutions distinctes et formellement apparentées, mais sans vraiment en tirer profit au

plan interprétatif. Ni le rayonnement centrifuge de la portée du figement par recentrage de l'analysibilité de ces expressions sur le substantif, ni le défigement respectif de leur sens ascendant, n'aboutissent ici à un réel enrichissement interprétatif. Il eût fallu à cet effet que le défigement des locutions ainsi articulées produise une représentation figurée cohérente et homogène, comme c'était le cas précédemment de l'articulation des expressions *à première vue* et *la seconde vue*. À défaut, le procédé se limite à un jeu de mot plaisant, mais qui reste assez infructueux et gratuit. Ce qui importe fondamentalement, au-delà de l'amusement superficiel associé aux jeux de mot sylleptiques, ce sont les bénéfices interprétatifs que l'on peut en tirer, qui concernent non seulement les représentations figurées qui s'y rapportent, mais l'économie des moyens que le défigement des expressions délivre à cet effet. Pour en donner un tout dernier exemple, dans le passage ci-dessous, la séquence « *pendue par ma langue* » n'engendre pas seulement l'image assez baroque de Thérèse suppliciée par où elle a péché, pour n'avoir pas su tenir sa langue :

— Tu en fais un de mystère !

— Mais c'est que je ne tiens pas à être **pendue par ma langue**. Je ne vais pas m'amuser à parler. Vous avez l'âge de raison, toutes, tant que vous êtes. Servez-vous-en. Moi, voilà tout ce que je dis. [41]

L'image ici repose non seulement sur des motivations allégoriques, mais s'appuie à cet effet sur les ressources profondes du langage et du sens, associées en l'occurrence à un défigement de la locution verbale attributive *avoir la langue bien pendue* (transposée en phrase passive, par inversion et réaffectation fonctionnelle respectivement du participe passé et du substantif). Le style de Giono donne une leçon magistrale de ce que de tels procédés autorisent au plan discursif interprétatif.

3. De la linguistique à la littérature (et *vice versa*)

S'il m'était permis de jouer un instant le jeu de Firmin (à défaut de celui de Thérèse) avant de conclure cette étude, je dirais qu'il est grand temps maintenant de retomber sur nos pattes et sur le plancher des vaches, en relevant d'abord que ce que nous apprend surtout Giono sur le figement, c'est que les expressions figées sont avant tout celles qui incitent à être défigées pour être interprétées ; que si le figement correspond à une consignation linguistique, sous la forme de traits sémantiques, de certains effets pragmatiques énonciatifs de l'expression, c'est pour nous inciter à un défigement interprétatif de ces effets dans le discours. Il n'est pas sans intérêt d'observer à ce sujet que les différents tests de substitution, complétion, détachement, passivation, et autres, qui permettent aux linguistes de mesurer le degré de figement des expressions en langue, rendent compte aussi bien de leurs virtualités de défigement interprétatif en discours. Les mêmes opérations qui permettent aux linguistes de circonscrire le champ de leurs observables, constituent en creux ce qui intéresse empiriquement l'analyse du discours et l'interprétation, jusqu'à l'herméneutique des textes, la stylistique et la poétique. Parmi d'autres approches (notamment ici Lawson), la logogenèse des textes littéraires (au sens de Privat 2009) n'est rien de moins qu'une poétique ou herméneutique du défigement de la langue en discours, comme principe d'interprétation des textes.

On peut regretter que la linguistique et la littérature se soient souvent regardées

en chiens de faïence, sans trop savoir comment s'articuler et s'enrichir réciproquement. Les raisons de leurs dissensions sont tout à la fois profondes et dérisoires, à commencer par une série de lieux communs, qui ne résistent pas longtemps à la réflexion, mais qui ont la peau dure : le raisonnement et l'objectivité d'une part, la sensibilité et l'imaginaire de l'autre, et les vaches seront bien gardées (encore elles !) D'un côté, une méthodologie consistant à isoler à tout prix ses observables en faisant le plus possible abstraction du bruit et de la fureur des faits empiriques ; de l'autre, une expérience toujours renouvelée de l'interprétation des textes. D'un côté, l'austère régularité de contraintes forcément communes à l'exercice du langage ; de l'autre, la délectation d'une mise à l'épreuve de ces régularités par le style à chaque fois singulier d'un auteur individuel. D'un côté, la langue en tant qu'elle transcende ce qui est propre à la parole de chaque sujet parlant ; de l'autre, à l'inverse, la parole et le sujet parlant dans toute sa gloire, tout auréolé par son art et son prestige d'auteur reconnu et sacralisé par l'institution des belles-lettres.

Les chemins sont pourtant nombreux, qui conduisent de la linguistique à la littérature et réciproquement. Il en est un qui pose la question du style comme le lieu d'une singularité certes irréductible, mais qui fait ressortir une convergence de traits linguistiques apparentés, selon une cohérence sous-jacente dont les racines sont ancrées dans le langage et jusque dans la langue. On a beaucoup commenté, depuis bientôt un demi-siècle, l'influence de Dostoïevski sur la théorie bakhtinienne du dialogisme et de la polyphonie. Et les travaux de Leo Spitzer, sur le style de Proust ou de Flaubert entre autres, auraient pu ouvrir de nombreuses voies à la réflexion linguistique. Un auteur comme Céline a exploré l'expression de l'émotion par l'exclamation et l'interjection, la rupture syntaxique, bien au-delà des quelques tentatives de modélisations linguistiques. Il existe évidemment, par-delà ce qui les oppose, une intuition et une sensibilité communes à la linguistique et à la littérature. Certes, leurs cheminements ne sont pas identiques et leurs objectifs divergent, leurs horizons sont même aux antipodes, mais ils se croisent néanmoins, parfois à l'insu de l'utilisateur qui les emprunte, et c'est à la croisée de ces chemins que la linguistique et la littérature s'éclairent d'une lumière avantageuse et féconde. C'est à l'un de ces croisements que j'ai tenté de saisir, dans cette étude, la leçon de l'analysibilité et du défigement des expressions figées selon Giono dans *Les Âmes fortes*.

Bibliographie

- ANSCOMBRE, J.-C., 1985, « De l'énonciation au lexique : mention, citativité et délocutivité », *Langages* 80, 9-34.
- 2005, « Le ON-locuteur : une entité aux multiples visages », dans J. Bres, P.P. Haillet, S. Mellet, H. Nølke et L. Rosier (éds.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 75-94.
- ANSCOMBRE, J.-C. & DUCROT, O., 1983, *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.
- BENVENISTE, E., 1966, « Les verbes délocutifs », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 277-285.
- COULMAS, F., 1981, « Idiomaticity as a problem of pragmatics », in H. Parret et al. (éds), *Possibilities and limitations of pragmatics*, Benjamins, Amsterdam, 139-151.
- DE CORNULIER, B., 1976, « La dérivation délocutive », *Revue de linguistique romane*, 40, 116-144.
- FILLMORE, C. J., KAY, P. et O'CONNOR, M., 1988, « Regularity and idiomaticity in grammatical constructions : the case of *let alone* », *Language* 64, 501-538.
- GOUVARD, J.-M., 1996, « Les formes proverbiales », *Langue française* 110, 49-63.
- GROSS, M., 1975, *Méthodes en syntaxe*, Paris, Hermann.
- 1981, « Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique », *Langages* 63, 7-52.
- GROSS, G., 1996, *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*, Paris, Ophrys.
- KATZ, J. J. & POSTAL, P. M., 1963, « Semantic interpretation of idioms and sentences containing them », *Quarterly Progress Report* 70, 275-282.
- KAUFFER, M., 2011, « Actes de langage stéréotypés en allemand et en français. Pour une redéfinition du stéréotype grâce à la phraséologie », *Nouveaux Cahiers d'allemand* 1, 35-53.
- KLEIBER, G., 1999, « Les proverbes : des dénominations d'un type très très spécial », *Langue française* 123, 52-69.
- 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique* 36, Montpellier 3, 21-41.
- LANGACKER, R., 1977, « Syntactic Reanalysis », in C. Li (ed.) *Mechanisms of Syntactic Change*, Austin, Texas University Press, 57-139..
- 1987, *Foundations of Cognitive Grammar, Theoretical Prerequisites*, vol. 1, Stanford University Press.
- MEJRI, S., 2002, « Séquences figées et blocages syntaxiques », dans G. Kleiber & N. Lequerler, (éds.), *Traits d'union*, Presses Universitaires de Caen, 151-164.
- 2003, « Le figement lexical », *Cahiers de lexicologie* 82, 23-39.
- 2011, « L'opacité des séquences figées », dans F. Neveu, P. Blumenthal & N. Lequerler (éds), *Au commencement était le verbe. Syntaxe, sémantique et cognition*, Mélanges en l'honneur du Prof. J. François, Peter Lang.
- MOESCHLER, J., 1992, « Métaphores et idiomes : compositionnalité, interprétabilité

- té et inférences », dans J. E. Tyvaert (éd.) *Lexique et inférences*, Paris, Klincksieck, 97-114.
- MORGAN, J.L., 1978, « Two types of convention in indirect speech acts », in P. Cole (ed.), *Syntax and Semantics 9*, Pragmatics, New York, Academic Press.
- MORTUREUX, M.-F., 2003, « Figement lexical et lexicalisation », *Cahiers de lexicologie* 82, 11-21.
- NUNBERG, G., SAGI, I. A., WASOW, T., 1994, « Idioms », *Language* 70/3, 491-538.
- PERRIN, L., 1996, *L'ironie mise en trope. Du sens des énoncés hyperboliques et ironiques*, Paris, Kimé.
- 2011, « Figement, énonciation et lexicalisation citative », dans J.-C. Anscombre & S. Mejri (éds.), *La parole entravée : études sur le figement*, Paris, Champion, 81-94.
- 2012, « L'énonciation des proverbes », dans J.-C. Anscombre, B. Darbord & A. Oddo (éds), *La parole exemplaire. Introduction à une étude linguistique des proverbes*, Paris, Colin, 53-66.
- 2013, « Les formules monologiques et dialogiques de l'énonciation », dans L. Dufaye, & L. Gournay (éds), *Benveniste après un demi-siècle. Regards sur l'énonciation aujourd'hui*, Paris, Ophrys, 182-206.
- 2013 (à paraître), « Du figement linguistique au défigement discursif des unités lexicales », dans P. P. Haillet, « Interface langue/discours », *Cahiers de lexicologie* 2013-2.
- PRIVAT, J.-M., 2009, « Parler d'abondance. Logogenèse de la littérature », *Romantisme* 145, Ethnocritique de la littérature, 79-95.
- REY, A., 1997, « Phraséologie et pragmatique », *La locution entre langue et usages*, Paris, ENS éditions, 333-347.
- RUWET, N., 1983, « Du bon usage des expressions idiomatiques dans l'argumentation en syntaxe générative », *Recherches linguistiques de Vincennes* 11, 5-84.
- SPERBER, D. et WILSON, D., 1989, *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.
- TAMBA, I., 2000, « Le sens métaphorique argumentatif des proverbes », *Cahiers de praxématique* 35, 39-57.
- 2011, « Sens figé : idiomes et proverbes », dans J.-C. Anscombre & S. Mejri, (éds.), *La parole entravée : études sur le figement*, Paris, Honoré Champion, 109-126.